

le vent se taisait, son oreille était plus inquiète encore. Il ne pouvait se défendre d'un sentiment de terreur en entendant ces mille bruits mystérieux de la nuit qui rendent la solitude si effrayante, et sa terreur redoublait chaque fois qu'un poney sauvage, réveillé par le bruit de ses pas, traversait la route en secouant sa crinière et en prolongeant son rauque hennissement.

Un coup de sifflet retentit subitement aux oreilles de Tom, et de place en place d'autres coups de sifflets répondirent à cet appel. Tom s'arrêta et distingua à quelques pas devant lui une masse blanche qui se dressait au-dessus des bruyères. Cette masse restait immobile, et il n'était guère possible d'en déterminer la nature. Était-ce une créature vivante ou une de ces pierres grisâtres qu'on rencontre à chaque pas en Ecosse ? L'incertitude de Tom cessa bientôt, car la bruyère commença à s'agiter, et Tom aperçut distinctement un homme qui étendait ses bras d'un côté de la route à l'autre, dans l'intention de lui barrer le passage.

Cet homme était un véritable géant. L'obscurité le grandissait encore et lui donnait l'aspect d'un fantôme. Il avait les jambes et les pieds nus, le corps couvert de peaux de mouton, et autour du cou, qui ressemblait au cou d'un taureau, voltigeaient d'épaisses boucles de cheveux noirs. Cet homme n'était évidemment pas seul, car les bruyères continuaient à s'agiter, et au-dessus de leurs flots se dressaient d'instant en instant d'autres têtes. Dans une pareille situation, Tom n'avait d'autre courage à montrer que le courage de la résignation. Cependant, comme le géant qui s'était posé si brusquement à sa rencontre ne faisait encore aucun mouvement, notre aventurier se décida à faire quelques pas en avant en sifflant entre ses dents, pour feindre un peu d'assurance, un vieil air que master Cromby lui avait appris.

—Voici un jeune merle qui siffle bien haut dit alors le géant, qui n'avait sans doute attendu qu'un prétexte pour entamer la conversation.

En même temps il s'avança vers Tom, l'examina de la tête aux pieds, et à la suite de cet examen ajouta brusquement :

—Il me semble, mon jeune maître, que vous n'avez pas encore assez de barbe au menton pour vous permettre de chanter l'air du grand Wallace. Vous ressemblez à quelque Lowlander égaré dans nos montagnes plus qu'à un enfant de la bonne race de Gaël. Mais enfin, jeune coq qui chante à ordinairement la pense bien garnie ; aussi ne refuserez-vous pas de m'octroyer quelques pièces de monnaie ; je vous promets de boire à votre santé à la plus prochaine auberge.

Pendant que le géant parlait ainsi, un de ses compagnons s'était approché et semblait remarquer avec peine la tournure que prenait la conversation. Ce nouveau venu n'avait pas l'extérieur sauvage du premier, et à son costume on pouvait le reconnaître pour un véritable Highlander. Son kilt (jupon), étroitement serré au-dessus des hanches à l'aide d'un ceinturon de cuir, dessinait ses formes robustes, et on remarquait autour de son cou et de ses épaules cette écharpe d'étoffe à carreaux qu'on nomme encore aujourd'hui le plaid montagnard.

—Vous êtes donc décidément incorrigible ! dit celui-ci à son farouche compagnon, et vous ne renoncerez jamais à faire la maraude ? Est-ce donc en attaquant les voyageurs sur les grands chemins que vous prétendez soutenir la sainte cause que nos pères ont défendue et que nous défendrons à notre tour ? Fi ! Diksdale, votre conduite est indigne d'un fidèle serviteur du légitime roi d'Ecosse et d'un membre du klan des Camérons ! Allons, laissez ce jeune homme, et une autre fois ne nous éveillez plus à coups de sifflet, à moins que vous n'aperceviez sur la route une escouade d'habits rouges.

Cette mercuriale, débitée d'une voix ferme, n'était pas tout-à-fait du goût de celui qui l'entendait ; mais le respect qu'il semblait avoir pour son compagnon tempéra l'expression de sa mauvaise humeur, et il se contenta de répondre :

—Vous avez raison, Burke, ma conduite n'est pas parfaitement digne d'un honnête et loyal serviteur des Stuarts. Mais au lieu de vous en prendre à ma nature incorrigible, vous feriez bien d'accuser le malheur des temps. Hier ma femme m'a servi à dîner des éperons dans un plat, ce qui signifie, en bonne langue gaélique : " Il est temps de monter à cheval, car le buffet est vide et les enfants ont faim. " Voulez-vous que je laisse mourir ces pauvres créatures, et ne puis-je pas demander quelques pièces de monnaie à l'ami inconnu que je rencontre dans nos bruyères ?

Sur la fin de cette réplique le géant écossais avait un peu relevé la voix, en remarquant que les autres Highlanders, qui jusque là étaient restés à l'écart, commençaient à se rapprocher. Quand ils furent arrivés sur le lieu de la scène, le géant maraudeur retourna son aplomb et dit à Tom :

—Voyons, jeune homme, dépêchons-nous, exhibez-moi votre bourse et fiez-vous à ma loyauté. Soyez sûr que je vous laisserai de quoi continuer largement votre route.

Cette fois, le loyal Burke ne vint pas au secours de Tom, soit qu'il désespérât de l'efficacité de ses remontrances, soit que la présence des autres Highlanders ne lui laissât plus aucune chance de faire triompher la morale ; il prit le parti de s'éloigner.

Tom comprit que sa dernière espérance venait de s'évanouir, et il abandonna sa bourse à son farouche agresseur. Celui-ci versa dans le creux de sa main les pièces d'argent qu'elle contenait et les fit résonner joyeusement à son oreille ; puis tout-à-coup il se baissa comme pour chercher à terre une demi-guinée qui venait de lui échapper. Probablement cette recherche ne fut pas inutile, car il se redressa bientôt, fit encore une fois tinter le métal, et dit à Tom en lui rendant sa bourse :

—J'espère que vous ne serez pas mécontent de moi, je vous restitue les trois quarts de votre fortune et n'ai gardé pour moi que les menues pièces. Maintenant, en route !

Ces derniers mots s'adressaient aux autres Highlanders qui s'éloignèrent avec lui à grands pas, et disparurent bientôt dans l'obscurité.

La bourse de Tom était encore suffisamment lourde ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir de la supercherie dont il avait

été dupe ; quand il la seconda, il s'aperçut que le contenu ne rendait plus qu'un son rauque ; il y enfonça ses deux doigts, et ne trouva en place des guinées absentes qu'une dizaine de petits cailloux qui grinçaient en se frottant les uns contre les autres. Cette première leçon était de nature à calmer l'humeur aventurière de Tom ; mais il avait beau regretter la paisible boutique de master Cromby, la fureur de la vieille Marthe en gardait trop soigneusement l'entrée. Il se remit donc en marche, et au bout d'une heure il se trouva en face d'une grande maison, dont une lanterne placée un peu au-dessous du toit éclairait la façade. Au moyen de cette lanterne on pouvait apercevoir, entre deux croisées, une espèce de tableau grossier qui représentait une longue gaule au bout de laquelle était attachée une faux tranchante, et au pied de cette singulière enseigne, on pouvait lire ces mots :

A LA HACHE DU LOCHABER.

Cette gaule armée de fer était en effet l'arme la plus terrible des Highlanders, et à la bataille de Killie-Krankie, elle avait fauché des régiments anglais tout entiers.

Quoique la nuit fût déjà avancée, l'intérieur de l'auberge de la Hache du Lochaber était aussi animé qu'en plein jour : outre que les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées, on entendait distinctement du dehors un bruit de voix diverses qui se croisaient vivement. Epuisé de fatigue et mourant de faim, mais toujours indécis et craintif, Tom s'approcha de la porte, et en ce moment une voix qu'il crut reconnaître pour celle du brigand qui l'avait dépouillé entonna le premier couplet de la chanson écossaise intitulée le Sommeil de la Claymore. Nous donnons au lecteur une traduction de ce couplet, en lui demandant grâce pour notre poésie de romancier :

Reste caché, ô ma bonne claymore !
Reste cachée en attendant
Que le pibroc t'éveille encore.
Voici venir le jeune prétendant !
Alors, alors, ô ma bonne claymore !
Tu te réveilleras plus fière que jamais,
Et tu feras couler des flots de sang anglais
Pour étancher la soif qui te dévore.
Reste cachée, ô ma bonne claymore !

A mesure que la voix du chanteur s'élevait, son accentuation devenait plus distincte, et les doutes de Tom se changeaient en certitude. S'il entra dans l'auberge, il allait de nouveau se trouver en face de ses agresseurs.

Cette pensée n'était guère rassurante, mais Tom se sentait cruellement fatigué, et la pluie froide qui continuait à tomber avait humecté toutes les coutures de son costume un peu trop printanier. Il se décida à pousser doucement la porte et alla s'asseoir, le plus légèrement possible, à l'extrémité du centre lumineux. L'aubergiste seul remarqua sa présence. Quant aux Highlanders, ils ne levèrent même pas la tête, occupés qu'ils étaient à écouter le chanteur et à vider un énorme bol de tuddy, sorte de mélange composé de wiskey, de sucre et d'eau chaude. Placé auprès de Diksdale, le loyal Burke semblait avoir oublié sa rancune, et prenait comme les autres sa part de grog. Si sa conscience murmurait encore au souvenir de ce qui s'était passé, on peut affirmer que son gosier s'accommodait assez bien de la doctrine du fait accompli.

Diksdale venait d'achever le troisième couplet de la chanson jacobite, et Tom commençait à regarder du coin de l'œil la bière mousseuse et le lard fumé que l'aubergiste avait déposés silencieusement devant lui, lorsque le bruit des pas de plusieurs chevaux retentit au dehors.

—Les dragons ! dit Burke en se levant. Silence, Diksdale, si vous tenez à votre liberté et si vous voulez marcher avec les hommes de votre klan, quand celui que vous savez aura donné le signal.

—Ne craignez rien, dit celui-ci en portant sa main à la hauteur de sa ceinture, probablement pour chercher la poignée d'un kirt ; j'ai encore le moyen de répondre à une escouade de dragons anglais.

—Et si vous le faites vous commetrez une grave imprudence, et vous compromettrez une cause que vous devez servir de toutes vos forces.

—Vous avez raison, Burke, je me tairai, et quelque soit mon goût pour la conversation avec les habits rouges, je le sacrifierai aux besoins de la cause dont vous parlez.

—Les habits rouges ! dit en ce moment l'hôtelier, qui était sorti sur le seuil de la porte pour juger par lui-même de la nature de l'aubaine que le piétinement des chevaux lui annonçait.

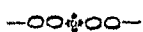
Six dragons du régiment de Garmer venaient en effet de faire halte à la porte de l'auberge, et presque aussitôt le brigadier qui les commandait dit d'une voix forte à l'aubergiste :

—Holà ! maître Kerkeby, Pair de votre Ecosse pousse à la soif, et voilà deux heures que nous marchons sans trouver un contrevent ouvert et un verre de vin en perspective. Vous plairait-il descendre à la cave et nous envoyer votre servante pour l'œil sur nos chevaux.

Le brigadier et ses six hommes mirent pied à terre et entrèrent dans la salle commune, non sans se donner le plaisir puéril de faire résonner sur les briques du plancher les éperons d'acier qui ornaient le talon de leurs bottes.

JULES A DAVID.

(La suite au prochain numéro.)



CONVERSATION

ENTRE DEUX LEGUMES DE LA BANLIEUE

A PROPOS DES FORTIFICATIONS DE PARIS.

Un chou fortificateur.—Une asperge non fortificatrice.

LE CHOU.—Mais qu'avez-vous donc, ma chère ? Vous avez l'air aussi triste que si vous étiez sous la dent d'un sergent de ville ! que diable ! soyons un peu plus gaie ! chantons la Parisienne. La... la... comme moi !

L'ASPERGE.—Vous, vous êtes un tout rond, un légume fini, qui n'entendez rien à la haute politique. Pourvu qu'on vous fume, que vous importe le reste ? Vous ne comprenez que des intérêts matériels !

LE CHOU.—Mais encore qu'avez-vous, chère amie ?

L'ASPERGE.—J'ai... que Barrot nous a trahis. Cet homme en veut aux légumes de la banlieue ! Il faut qu'il soit tombé sur une asperge républicaine. L'estomac ne pardonne jamais.

LE CHOU.—Je comprends ; vous êtes dans la ligne de l'enceinte ; vous y passez.

L'ASPERGE.—Non, mais je suis dans la zone de deux cent cinquante mètres, et quand je monterai en graine, on me démolinera.

LE CHOU, se frottant les feuilles.—Tant mieux, ça nous fera renchérir, nous autres.

L'ASPERGE.—Egoïste, va !

LE CHOU.—Que voulez-vous ? l'enceinte a du bon. Vauhan était pour elle ; Napoléon en parlait à Sainte-Hélène ; (s'épanouissant) je pense comme ces grands hommes.

L'ASPERGE.—On n'est pas plus chou que cela ! Mais, végétal que tu es, le vainqueur de Toulouse est d'un avis contraire, ça t'épouche, n'est-ce pas ?

LE CHOU.—Du tout, je méprise le vainqueur de Toulouse ! C'est notre ennemi mortel. Depuis 1830, il nous mécanise assidûment avec ses coupe-choux. Les choux ont juré sa perte. Aussi en fait-il manger à ses soldats sans en manger lui-même, l'astucieux vieillard !

L'ASPERGE.—Cela n'empêche que Barrot nous trahisse.

LE CHOU.—Lui, trahir quelqu'un, l'innocent ! pas capable, asperge, pas capable. C'est simple comme le chou qui vient de naître.

L'ASPERGE.—Cependant le vote des fortifications....

LE CHOU.—Les fortifications ont du bon, végétal, et je vais même le prouver ; elles ont du bon pour le légume en général, tout en molestant les légumes qui se trouvent particulièrement sur leur route. Ceux-là, il faut qu'ils en meurent ; mais, que diable ! nous sommes tous mortels !

L'ASPERGE.—Vous en parlez à votre aise, vous qui poussez à huit cents mètres !

LE CHOU.—Je continue mon raisonnement : asperge, que reproche-t-on à la plaine Saint-Denis ? On lui reproche de n'offrir qu'un terrain maigre, stérile, sablonneux, d'une fertilité factice, n'est-ce pas ?

L'ASPERGE.—Accordé, chou.

LE CHOU.—Eh bien ! les fortifications sont un véritable engrais, un engrais qui doit laisser bien loin les poudrettes de Montfaucon et la paille hachée de feu Jauffret.

L'ASPERGE.—Vous pataugez, mon cher, les fortifications un engrais !

LE CHOU.—Suivez-moi toujours : la guerre éclate, il arrive sous Paris deux cent, trois cent mille Cosaques ; mettons cinq cent mille. Plus on est de Cosaques, plus on rit. Ils s'approchent des fronts de l'enceinte et des demi-lunes des forts... Très bien ! voilà notre affaire.

L'ASPERGE.—Fi donc ! vous êtes bien peu national !

LE CHOU.—Attendez la fin. A la vue de ces Pandours débandés, les forts et l'enceinte font leur devoir. En voulez-vous, en voilà ; des balles, des boulets, des bombes, des obus, des grenades, des fusées, enfin une grêle, quoi ! Cent mille Cosaques sont coupés en deux, et leurs cadavres engraisent la plaine de Saint-Denis pour vingt-cinq ans. Voilà comment nos ennemis feront le bonheur des légumes et l'ornement de la banlieue.

L'ASPERGE.—L'idée est fantastique ; vous devriez la mettre en commandite, mon chou.

LE CHOU, s'échauffant.—Qui vous dit que notre Barrot n'a point songé à cette destination patriotique des fortifications ? Fumer notre sol avec ces vils Cosaques, en voilà une d'idée nationale. (Croisant ses feuilles) Asperge, vous m'accusiez tantôt de ne rien comprendre à la haute politique ; vous voyez que je ne suis point aussi concombre que j'en ai l'air. J'ai envie de demander la croix.

L'ASPERGE.—On vous votera une marmite d'honneur.

LE CHOU.—Revenez aux fortifications, asperge égarée. J'ai déjà converti hier deux cantalous qui voyaient dans la demi-lune la fin de nos libertés, et un potiron révolutionnaire qui accusait le gouvernement de vouloir affamer Paris. Je sermonne en ce moment trois carrés d'artichauts qui ne veulent pas que la capitale décide du sort de la France entière, et je ne désespère pas de convaincre un plan de betteraves qui soutient que les mortiers à la Villoutreys portent la bombe à six mille mètres. Asperge, vous rendez-vous ?

L'ASPERGE.—L'asperge est comme la vieille garde, elle meurt et ne se rend pas.

A VENDRE OU A LOUER, cette superbe propriété, rue St. Olivier, ci devant la résidence de Mr. Remi Quirouët, s'adresser au sousigné ANT. A. PARENT, Notaire. Québec, 7 Mars 1841.

A vendre au magasin de cette imprimerie, les Livres d'écoles, de prières, et autres effets suivants, savoir :—

HISTOIRE DU CANADA, première et deuxième partie ; dito dit troisième dit ; dito dit quatrième dit ; Histoire de France ; dito Romane ; dito Ancienne ; dito Sainte ; Cours d'Education ; Grammaire de Lhomond ; Instructions des Jeunes Gens ; Cantiques des Missions ; Cantiques de Marsoulin ; Testament double ; dit simple, nouveau ; dit simple, ancien ; Journée du Chrétien dorée ; dit dit non dorée ; Semaine sainte ; Livres de Vie ; Pensez-y-bien ; Tableau de la Messe ; Livre des Enfants ; Paroissien ; Visite au Saint Sacrement ; Alphabet double ; dit dit Latin ; Grand Catéchisme ; Petit dit.

Modern Geography ; Pinnock's History of England ; Carpenter's Spellings ; Picture Books ; Table do ; Murray's First Book ; Perrin's Vocabulary ; Murray's Grammar ; dito's Spellings ; Mavor's do ; Infants' Primer ; Poor Man's Manual ; Johnson's Dictionary ; Common Prayer, gilt ; Path to Paradise, &c. &c. &c.

Papier à lettre ; dit Foolscap ; dito Post ; plumes ; encre, noire et rouge ; canifs ; livres de compte ; Memorandum dit ; crayons de plomb et d'ardoise ; ardoises ; cire à cacheter, rouge et noire ; obliques ; plumes d'acier avec ou sans manches ; encricors, &c. &c. &c.

Québec, 13 Mars, 1841.

On prie nos abonnés, si ce journal ne leur est pas régulièrement délivré, de nous en informer ; nous y porterons remède immédiatement.